4052

3

LES

VAINQUEURS DE LODI

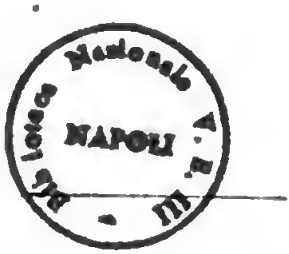
COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

M. CHARLES DE LA ROUNAT

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU GYMNASE

LE 31 JUILLET 1856



PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

Représentation, traduction et reproduction réservées à l'étranger

1856

PERSONNAGES

LE MARQUIS DEL DONGO	MM.	FERVILLE.
MAURICE, lieutenant d'infanterie		BERTON.
DUMOULIN, voltigeur français		LESUEUR.
LE CHEVALIER HERCULE DEL PIFFERO		LANDROL.
PREMIER LAQUAIS		DUBASQUE.
DEUXIÈME LAQUAIS		LÉON.
LA MARQUISE DEL DONGO	Mmes	MÉLANIE.
LA COMTESSE BÉATRIX PIÉTRANERA		RÉGINE-BLOCH.
HÉLÉNA, camériste		GRAVIÈRE.

Toutes les indications sont prises de la gauche et de la droite du spectateur. — Les personnages sont inscrits en tête des scènes dans l'ordre qu'ils occupent au théâtre. — Les changements de position sont indiqués par des renvois au bas des pages.

S'adresser, pour la musique, à M. JUBIN, bibliothécaire et copiste, au théâtre, et pour la mise en scène exacte et détaillée, à M. HÉROLD, régisseur de la scène.

LES VAINQUEURS DE LODI

Le théâtre représente un salon d'été à la villa del Dongo. — Ameublement et ornementation dans le goût italien. — Porte au fond. — Portes latérales. — A droite, un clavecin. — A gauche, un chevalet. — Tout ce qu'il faut pour peindre. — Une croisée dans le pan coupé à droite. — Canapé adossé au clavecin.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MARQUISE, BÉATRIX.*

(La marquise lit la *Gazette de Milan*, elle est assise sur le canapé. Béatrix apprête ses pinceaux.)

LA MARQUISE.

J'en étais bien sûre, tous ces bruits qu'on a fait courir étaient absurdes... Voilà la *Gazette de Milan* d'aujourd'hui, 11 mars 1796, qui dit que le feld-maréchal comte de Beaulieu n'a laissé les Français s'emparer de Plaisance que pour les anéantir à Lodi... où il les attend. (Appelant.) Béatrix! (Béatrix reste plongée dans sa rêverie.) Béatrix!

BÉATRIX, distraite.

Ma tante...

LA MARQUISE.

Entendez-vous ce que je vous dis?

BÉATRIX.

Oui, ma tante, oui.

LA MARQUISE.

Et voilà l'intérêt que vous y prenez? Ne devons-nous pas nous réjouir de la destruction prochaine à laquelle est vouée cette armée d'aventuriers et de brigands sans foi ni loi! Il n'est pas d'excès, dit-on, auxquels ces Français ne se livrent!... Ils incendient les maisons, massacrent les habitants...

BÉATRIX.

Oh! vous exagérez, ma tante... N'allez-vous pas dire aussi comme le père Ambroise, qu'ils mangent les petits enfants!...

LA MARQUISE.

Voudriez-vous défendre ces coquins?

BÉATRIX.

Non, certes, et je ne suppose pas que la loyauté des sen-

* Béatrix, la marquise.

timents de la comtesse Piétranera puisse être soupçonnée.

LA MARQUISE, aigrement.

Je ne doute pas de vos sentiments, ma chère, mais je les trouve tièdes...

BÉATRIX.

Que voulez-vous, ma tante, je m'ennuie tant...

LA MARQUISE, se levant.

Ah! voilà, ma chère, qui est peu obligeant pour nous.

BÉATRIX, venant à elle.

Ma chère tante, si aimable que vous puissiez être, vous et le marquis del Dongo, mon cher oncle, vous ne pouvez pas avoir la prétention de suffire à. . l'agrément d'une jeune femme de vingt ans.

LA MARQUISE.

Mais...

BÉATRIX.

Oh! vous allez me parler du chevalier Hercule... Je l'ai accepté comme sigisbée pour vous être agréable... J'ai cédé de guerre lasse... et parce qu'il n'y en avait pas d'autre, puisqu'on ne reçoit ici âme qui vive. (Elle soupire.) Mais mon ennui n'est pas tel que je ne m'aperçoive encore que le chevalier Hercule del Piffero est un imbécile... Ne vous fâchez pas, ma tante; vous le protégez parce qu'il est votre filleul, et vous voudriez en faire mon mari parce qu'il est riche... Mais vraiment, il est si bête... (Avec un certain dépit.) Ah! et puis vous n'avez pas la main heureuse!...

LA MARQUISE, sérieusement.

Le comte Piétranera, votre premier mari, était un galant homme...

BÉATRIX.

Assurément, et vous aviez choisi...

LA MARQUISE.

J'avais choisi, comme pour moi-même...

BÉATRIX, souriant.

Oui, un peu trop, ma tante. Il était de première force au trictrac. Oh! il faut lui rendre cette justice... mais je n'y joue pas, moi... Il avait soixante ans, et j'en avais seize... Il avait la goutte... et je ne pouvais lui offrir que quelques vapeurs... tout au plus encore, tant je me porte bien... Enfin...

LA MARQUISE.

Enfin, enfin, il avait cinquante mille livres de rente, et... vous les avez!...

BÉATRIX, avec bonhomie.

Et malgré cette fortune, malgré la vie monotone et reclouse que l'on mène ici, je n'ai pas songé depuis que je suis libre, à me séparer de vous... Mais, je vous en préviens, chère marquise, je sens mes vingt ans s'agiter; ils s'ameutent, criaillent, se moquent de mon autorité et tiennent, je vous garantis le fait, les propos les plus séditieux.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous donc?

BÉATRIX.

Ne pas mourir d'ennui...

SCÈNE II.

LES MÊMES, HÉLÉNA.

HÉLÉNA, accourant du fond.

Madame la marquise!...

LA MARQUISE.

Eh bien? quoi? quel est cet air effaré?

HÉLÉNA.

Ah! madame, si vous saviez ce qu'on dit!...

LA MARQUISE.

Quelque sottise, encore?

HÉLÉNA.

Les Français entrent demain à Milan!

LA MARQUISE, riant.

Ah! ah! ah! comme c'est probable!

HÉLÉNA.

Mais...

LA MARQUISE.

Je ne dis pas qu'ils n'en aient point envie... mais, Dieu merci, monsieur de Beaulieu est là, avec son invincible armée...

HÉLÉNA.

Eh bien! il paraît qu'elle a été battue par ces enragés de Français, et qu'ils ont pris Lodi...

LA MARQUISE.

Taisez-vous donc, sotte, et ne vous faites donc pas l'écho de pareilles absurdités... Est-ce que c'est possible?

BÉATRIX.

Qui vous a dit cela?

HÉLÉNA.

C'est un de nos faucheurs, madame la comtesse, qui arrive de Malegnano, où il a vu beaucoup de Français qui cherchaient à se loger dans la ville. (Remontant.) Ah! voilà monsieur le marquis. (A part.) Quelle figure allongée!

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE MARQUIS. **

(Il entre la tête basse, les yeux en terre, et va sans dire un mot se laisser tomber dans un fauteuil.)

LE MARQUIS, après un soupir.

C'est incompréhensible!

* Béatrix, Héléna, la marquise.
** Le marquis, la marquise, Béatrix.

LA MARQUISE.

Quoi donc?

LE MARQUIS.

Qui l'aurait cru?

BÉATRIX.

Expliquez-vous, mon oncle...

LA MARQUISE.

Ce visage, ce ton... vous m'inquiétez!

LE MARQUIS.

Vous ne pouvez pas être plus inquiète que moi-même...

BEATRIX.

Les rapports effrayants que vient de nous faire Héléna seraient donc vrais?...

LE MARQUIS.

Je ne sais de quels rapports vous voulez parler; mais s'ils sont effrayants, ils doivent être vrais.

LA MARQUISE.

Mais le comte de Beaulieu...

LE MARQUIS.

Battu!

LA MARQUISE.

Et sa brave armée?

LE MARQUIS.

Culbutée!

BEATRIX.

Mais Lodi?

LE MARQUIS.

Pris!

LA MARQUISE.

Et les Français oseraient...

LE MARQUIS.

Ils oseront faire après demain leur entrée triomphale à Milan... (D'un air piteux.) J'ai demandé pour vous des billets d'estrade... Vous serez très-bien placées...

BEATRIX, avec reproche.

Mon oncle!

LA MARQUISE, elle s'assied sur le canapé.

Êtes-vous fou?

LE MARQUIS.

Ma foi! je n'en vaux guère mieux... je suis anéanti...

BEATRIX.

Vous n'imaginez pas, mon oncle, que nous puissions décemment assister aux pompes de ce prétendu triomphe.

LE MARQUIS.

Ce serait peut-être prudent... D'abord, ce sera très-curieux... et puis ça n'engage à rien... (Se levant.) On détourne ainsi les soupçons... Qui sait? Si cela durait? Il faut se ménager des ressources et des avantages dans le présent... et le moyen de tirer parti de la position plus tard.

BÉATRIX.

Vous faites bon marché, mon oncle, de votre honneur et de votre dignité.

LE MARQUIS.

Enfin, je ne vous ai pas tout dit.

BÉATRIX.

Eh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il de plus?

LA MARQUISE, se levant.

Parlez !

LE MARQUIS.

Eh bien ! c'est que... les Français...

LA MARQUISE.

Eh bien ?

LE MARQUIS.

Nous allons en avoir à loger !

LA MARQUISE.

Ici ?

LE MARQUIS.

Ici !

LA MARQUISE.

Et vous avez consenti?...

LE MARQUIS.

Je vous trouve charmante, et le moyen de faire autrement?

LA MARQUISE, avec indignation.

Oh ! un régiment, sans doute?

LE MARQUIS.

Non, deux...

LA MARQUISE, l'interrompant.

Deux régiments !

LE MARQUIS.

Mais non, deux Français...

BÉATRIX.

Des officiers, probablement...

LE MARQUIS.

Probablement... Du reste, la villa del Dongo étant assez loin de la ville, entourée de bois et parfaitement isolée, j'espère qu'elle inspirera peu de confiance à ces messieurs et qu'ils n'oseront pas s'y hasarder... et puis...

LA MARQUISE.

Quoi ?

LE MARQUIS.

Rien... une idée qui me vient...

BÉATRIX.

Et laquelle ?

LE MARQUIS.

Si les Milanais voulaient faire ce qu'ont fait jadis les Siciliens...

BÉATRIX.

Des Vêpres Milanaises!

LE MARQUIS.

J'ai déjà mes domestiques, mes paysans...

BÉATRIX, allant au clavecin.

Oh! mon oncle, ce n'est pas sérieusement que vous parlez...

(La marquise remonte.)

LE MARQUIS, à part.

Et s'ils ne sont que deux...

BÉATRIX.

En somme, je crois que ce qu'il y a de mieux à faire pour le moment, c'est de porter dignement notre défaite, (riant) et de faire mettre quelques volailles à la broche!

(Elle prélude.)

LE MARQUIS.

Pourquoi ne dites-vous pas tout de suite que vous êtes bien aise d'avoir du monde à dîner!

BÉATRIX.

Ah! mon oncle!... C'est égal, quand je pense qu'il a fallu vaincre une armée, prendre trois ou quatre villes, conquérir une province... pour qu'il y ait deux couverts de plus à la villa del Dongo! ah! ah! ah!

(Elle rit.)

LA MARQUISE.

Riez, ma chère, à votre aise... quant à moi, je vous déclare que je me retire chez moi, et que je n'en bouge plus...

LE MARQUIS, après avoir longuement ruminé un projet.

Oui, c'est cela!

LA MARQUISE.

Vous m'approuvez?

LE MARQUIS.

Hein? quoi? Non! je ne sais pas, je pensais...

BÉATRIX.

Ma tante veut s'enfermer dans sa chambre.

LE MARQUIS.

Gardez-vous en bien!... Il importe à mes projets...

LA MARQUISE, avec dédain.

Vous avez donc des projets?

LE MARQUIS.

Vous les connaîtrez quand il en sera temps. (Il montre Béatrix d'un air de défiance.) Laissez-moi faire. (Avec préoccupation.) Il faut recevoir convenablement ces Français, s'ils se présentent. (A Béatrix.) Ce n'est pas leur faute à ces pauvres diables, n'est-ce pas?

(Béatrix s'est approchée, la marquise est remontée.)

BÉATRIX.

Pourquoi me dites-vous cela à moi... et avec un ton de garde-malade qui veut faire avaler une médecine à un en-

fant?... J'espère bien que vous ne donnez aucune suite à l'idée atroce et grotesque qui vient de vous traverser l'esprit?

LE MARQUIS.

Moi! du moment que cela vous contrarie...

BÉATRIX.

Contrarie est joli!... On pourra donc se moquer un peu de ces messieurs, sans remords? *

LE MARQUIS.

Cela n'en aura l'air que plus naturel.

BEATRIX.

Comment, naturel?

LE MARQUIS.

Allons, occupez-vous de votre toilette; il faut avant tout faire honneur à la maison...

LA MARQUISE.

Oh! je suis fort bien comme cela...

HÉLÈNA, annonçant.

Le chevalier Hercule!

BÉATRIX.

Le chevalier Hercule, ici!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HERCULE. **

HERCULE, accourant tout essoufflé.

Vous savez ce qui se passe, marquis?

LE MARQUIS.

J'arrive de Milan.

HERCULE.

Alors, je n'ai rien à vous apprendre... Ah! mesdames, pardon... mais ces terribles événements... je suis si troublé.

BÉATRIX.

Et par quelle aventure êtes-vous ici, chevalier, au lieu d'être où votre devoir vous appelle? sur le théâtre de la guerre!...

HERCULE, avec embarras.

Je... j'ai été blessé... je suis en congé... forcé... et d'ailleurs l'armée... est en pleine déroute...

BÉATRIX.

Oh! chevalier... ne pourriez-vous trouver une autre expression?...

HERCULE.

L'armée bat... en retraite...

BÉATRIX.

A la bonne heure! et vous courez à Milan?

* Le marquis, Béatrix, la marquise.

** Le marquis, Hercule, Béatrix, la marquise.

HERCULE.

Au contraire, j'arrive de Milan, où je n'ai pas voulu rester une minute, craignant de...

BEATRIX, moqueuse.

De vous laisser entraîner peut-être à quelque héroïque folie... Vous êtes capable de tout: vous auriez harangué la foule, prêché la résistance, soulevé le peuple, mis la ville en armes...

LA MARQUISE.

Béatrix!

HERCULE.

Oui, ma marraine, Béatrix a raison... je l'eusse fait, si...

BÉATRIX.

Ah! il y a un si!

HERCULE.

Oui, Béatrix, si je n'eusse craint d'entraîner dans le désastre la villa del Dongo et les chers intérêts qu'elle renferme.

BEATRIX, avec une emphase comique.

Aimez-vous donc mieux nous voir la proie d'une soldatesque effrénée?

HERCULE.

Comment? comment?

LA MARQUISE, sérieusement.

Nous allons avoir à héberger des Français...

HERCULE.

Est-il possible?

BÉATRIX.

Allons, Mazaniello, Carmagnola, plus d'hésitation et de retardements; pour moi, je suis prête à m'ensevelir sous les ruines de la villa de mon oncle... et mon oncle aussi... n'est-ce pas, mon oncle?

LE MARQUIS.

Taisez-vous, folle!

BÉATRIX.

Ainsi, Hercule, ne vous gênez pas; tranchez du héros, tout à votre aise... remontez à cheval, volez à Milan: le peuple vous attend et l'Italie vous regarde.

(Elle va au clavecin et prélude.)

HERCULE. *

Mon Dieu! oui, certainement, ce serait avec bien du plaisir, mais...

BÉATRIX, riant.

Ah! il y a un mais!

HERCULE, piteusement.

Ils sont en train de dresser des arcs de triomphe!

BÉATRIX.

Et vous aimez autant cela?

* Le marquis, Hercule, la marquise, Béatrix

LE MARQUIS.

Allons, Béatrix, en de pareilles circonstances, ces plaisanteries... Hercule a raison... et il a fait ce qu'il y avait de plus sensé à faire... (A Hercule.) J'ai à vous parler, chevalier... Allons, mesdames, allons, faites ce que je vous ai dit... (Il appelle.) Héléna !

BÉATRIX, à part.

Il a quelque mauvaise idée en tête !

LA MARQUISE.

Venez-vous, Béatrix ?

BÉATRIX, à part.

Nous verrons !

(Elles sortent par la droite.)

LE MARQUIS, à Hercule.

Aimez-vous les Français ?

HERCULE.

Oh ! non !... Mais...

LE MARQUIS.

Pas de mais... Remontez à cheval, courez à Milan... Avec des ennemis comme ceux-là, il n'y a pas de scrupule à avoir, et... (Apercevant Héléna.) Ah ! (A Héléna.) Vous me ferez avertir dès que ces Français seront arrivés.

HÉLÉNA.

Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS, à Hercule.

Venez, je vais vous expliquer... Ah ! messieurs les vainqueurs, vous comptez sans votre hôte !

(Ils sortent par la gauche.)

SCÈNE V.

HÉLÉNA, puis DEUX LAQUAIS.

HÉLÉNA.

J'ai retiré mes boucles d'oreilles, et j'ai enterré tout ce que j'ai de précieux au pied d'un arbre, dans le jardin... mais il est un autre genre de dangers... je ne trouve pas cela vilain, moi, les militaires.

PREMIER LAQUAIS, il est entré sans bruit.

Mamz'elle !

HÉLÉNA, poussant un cri. *

Ah !... qu'il est bête ce Grégorio, il m'a fait une peur !

PREMIER LAQUAIS.

Est-ce vrai qu'il va venir des Français ici ?

HÉLÉNA.

Oui, et monsieur le marquis a dit qu'on le prévienne quand ils seront arrivés...

PREMIER LAQUAIS.

Ah bah !.. est-ce que c'est vrai tout ce qu'on dit d'eux ?

* Héléna, premier laquais.

DEUXIÈME LAQUAIS, arrivant.

Les voilà ! les voilà !

PREMIER LAQUAIS.

Qui?

DEUXIÈME LAQUAIS.

Les brigands! ils viennent! je les ai vus!

HÉLENA.

Il y en a beaucoup?

DEUXIÈME LAQUAIS.

Une bande!

HÉLÉNA.

Je voudrais bien voir...

(Elle va vers le fond et cherche à voir; tout à coup des cris d'effroi se font entendre au dehors; Héléna jette un cri à son tour et se sauve par la porte du deuxième plan à gauche.)

DEUXIÈME LAQUAIS.

Ah ! Santa Maria !

(Il sort par la droite.)

PREMIER LAQUAIS.

Courons prévenir monsieur le marquis.

(Il sort par la porte du premier plan à gauche. Maurice paraît au fond.)

SCÈNE VI.

MAURICE, puis DUMOULIN.

(Le lieutenant Maurice porte un costume en assez mauvais état, sa culotte d'uniforme est remplacée par une culotte de nankin. Ses épaulettes sont en laine blanche. Il s'arrête un moment au fond et se tient les côtes, en proie à un rire prolongé.)

MAURICE, riant.

Ah! ah! ah! voilà ce qu'on peut appeler une venette... Ah! ah! ah!... touchant accueil pour des libérateurs! ah! ah! ah! Holà! hé! la maison... il n'y a pas de danger... je suis un ami!... Serais-je dans le château de Jean de Nivelle? Après cela... le fait est... (il regarde son costume) que je ne paye pas de mine et que dans cet équipage, on me prendrait plutôt pour un routier ou un malandrin que pour un officier français!... Comment, personne! Eh! bonnesgens!... ne craignez rien... je suis tout seul!

DUMOULIN, chantant à la cantonnade.

Air du temps.

Un jour, étant en faction
Pour la gard' de la nation...

MAURICE.

Ah ! il paraît que non... je ne suis pas seul...

DUMOULIN, continuant.

Mon fusil chargé,
Tout prêt à tirer,
Ma giberne aussi;
Mon fourniment complé...

MAURICE.

Mais cette voix...

DUMOULIN, paraissant. *

Et tout en chantant
Ça ira
Ça va et ça tiendra.

(Apercevant Maurice.)

Tiens !.. mais oui !... mon lieutenant !

MAURICE.

Mon brave Dumoulin, c'est toi !.. je te croyais mort...

(Le costume de Dumoulin n'est pas moins avarié que celui de son lieutenant. Il porte une culotte de velours vert, des houseaux de toile et des espadrilles à l'italienne. Sa tête est couverte d'un chapeau de paille fleuri et enrubanné, un bouquet est placé dans le canon de son fusil et un pain est enfilé dans sa baïonnette.)

DUMOULIN.

Eh ! eh ! il ne s'en est pas fallu de l'épaisseur d'un cheval... J'ai reçu une chiquenaude comme il n'en faudrait pas quatre pour abattre un bœuf...

MAURICE.

Ma foi, mon pauvre Dumoulin, je t'avais vu tomber d'une vilaine façon.

DUMOULIN.

Oui, c'est une fantaisie de botaniste qui en a été cause.

MAURICE.

Comment ça ?

DUMOULIN.

Au moment où l'ennemi, trouvant que nous l'incommodions par trop dans les jardins d'où nous le canardions depuis une heure, se décidait à nous faire charger par les hulans... voilà que j'aperçois une touffe de violettes en pleine fleur... des violettes de Parme, vous savez comme on aime ça à Paris !... ça me tente et je me dis : Je vais en faire un petit bouquet pour maman... je me baisse... je n'avais pas cueilli une douzaine de violettes que je sens quelque chose de froid qui m'entre dans la tête... c'était le sabre d'un diable de hulan que je n'avais pas entendu venir... je tombe les quatre fers en l'air... et puis, bonsoir la compagnie... je ne vois plus, je n'entends plus rien... Quand je rouvris les yeux, j'étais couché très-proprement, ma foi ! dans la chaumière d'un paysan ; mais je tenais encore mes violettes .. je les ai là... je les enverrai à maman... les voilà devenues des immortelles.

MAURICE.

Et tes paysans t'ont soigné ?

DUMOULIN.

Ils m'ont soigné, dorloté, mijoté... la crème des bonnes gens, quoi ! Enfin, ce matin, je me suis arraché à ces délices de Capoue... ils m'ont nippé comme vous voyez... j'ai rejoint

* Dumoulin, Maurice.

le dépôt où l'on m'a octroyé un billet de logement et un écu de trois livres, et me voilà... Ouf! il fait chaud... Il n'y a pas quelque chose à boire, ici?

MAURICE, passant devant lui. *

Pour le moment, il n'y a personne, à ce qu'il paraît...

DUMOULIN.

Eh bien! et vous, mon lieutenant?... Vous étiez à Lodi!

MAURICE.

J'en arrive.

DUMOULIN.

Tous les bonheurs!... sans compter que vous avez là, aussi, une jolie pièce d'ajustement... quoiqu'elle ne soit pas d'uniforme non plus... une culotte de nankin!...

MAURICE, riant.

C'est mon trophée de Lodi... Et comment trouves-tu ceci? (Il ouvre son habit, puis relève ses manchettes.) Un jabot, des manchettes!

DUMOULIN.

Du linge fin!

MAURICE, tirant un mouchoir.

Et un mouchoir de poche!

DUMOULIN.

Vous avez donc dévalisé un prince?

MAURICE.

Pas tout à fait... mais après la déroute de l'ennemi, je fouillais avec quelques hommes de ma compagnie un petit bois, espérant en faire sortir quelques lapins... je me trouve séparé de mon monde, je sors le premier et j'aperçois un gaillard affublé de je ne sais quel uniforme qui s'enfuyait suivi d'un paysan portant une petite valise... Je cours après... le paysan jette bas sa charge et s'esquive... mais en tombant, la valise s'était ouverte... et me laissait voir, comme pour me narguer, ce nankin séduisant et pas mal d'assez beau linge... Soudain, pan! pan! deux coups de pistolet tirés presque à bout portant par le propriétaire de l'objet en question... l'une des balles m'effleure bel et bien le genou et pratique deux nouvelles ouvertures à mon déplorable costume... Furieux, je fonds sur le misérable, l'épée haute... lui, il ne songe même pas à tirer la sienne... et demande grâce! Je pourrais vous tuer sur place, lui dis-je, mais je me contente de vous faire prisonnier... sur parole, à la condition que vous réparerez un mal aggravé par vous d'une notable façon... et que vous me ferez cadeau de cette culotte de nankin: O généreux vainqueur, je vous supplie de choisir dans cette valise tout ce qui pourra vous convenir... Je pris, avec ceci, une chemise et un mouchoir de poche... Voilà comment je me trouve possesseur de ces trois objets...

* Maurice, Dumoulin.

DUMOULIN.

Quand je vous dis, lieutenant, que vous êtes né coiffé!... Malheureusement, vous péchez un peu par la base...

MAURICE.

Ah! dame, oui... la valise de mon prisonnier ne renfermait pas la moindre paire de bottes... et tout vainqueur que j'étais, je ne pouvais pas décemment lui demander les siennes...

DUMOULIN.

Décemment, non... Ah çà! mais, à la fin, il fait soif ici...

MAURICE.

Chut! On vient...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, HÉLÉNA, du premier plan à gauche. *

HÉLÉNA, troublée.

Monsieur... seigneur officier...

MAURICE, souriant.

Approchez, ma belle enfant... n'ayez pas peur... nous sommes d'honnêtes gens... sans que cela paraisse...

DUMOULIN, se redressant.

Joli brin de fille, lieutenant!

MAURICE.

Nous sommes bien ici à la villa del Dongo?

HÉLÉNA.

Oui, Excellence...

DUMOULIN, riant.

Excusez! pourquoi pas Son Altesse?

HÉLÉNA, à Maurice.

Monsieur le marquis me charge de vous dire qu'il va venir lui-même...

DUMOULIN, goguenard.

Lui-même! avec ses jambes?

MAURICE, à Héléna.

Ne faites pas attention à ce mauvais plaisant, ma belle... Vous dites que monsieur le marquis va venir lui-même?...

HÉLÉNA.

Pour vous recevoir, avec madame la marquise et madame la comtesse, qui achèvent leur oilette... il vous invite à la collation, et...

MAURICE, avec inquiétude.

Madame la marquise! madame la comtesse!... la collation... (A part.) Diable! avec cet accoutrement... (Haut.) Ces dames sont bien bonnes... mais... c'est inutile... et puis nous n'avons pas l'habitude de manger si tôt... et nous n'avons pas faim.

* Héléna, Maurice, Dumoulin.

DUMOULIN.

Comment, pas faim!... mais, moi, j'en crève...

MAURICE.

Tais-toi donc!

(Il passe devant Héléna qui, toujours troublée, a commencé de gagner la porte du fond.*)

HELENA.

Quant à monsieur le soldat...

DUMOULIN.

Il signor soldato!

HÉLÉNA.

Son couvert est mis chez le jardinier... et... (elle recule peu à peu vers la porte pour sortir) je vais de ce pas... voir si l'on a exécuté les ordres de monsieur le marquis.

(Elle se sauve.)

SCÈNE VIII.

MAURICE, DUMOULIN.

DUMOULIN.

Ah! ah! ah! Je crois qu'elle n'a qu'une confiance très-limitée dans nos excellences... Jolie fille, lieutenant, jolie fille! On l'apprivoisera!... Ah! ah! ah!...

MAURICE.

Tu ris, sans cœur!

DUMOULIN.

Oui, je ris! Ce gentil cornac ne vient-il pas de nous dire que l'heure est enfin venue où on va donner à manger aux animaux! Il n'est que temps!

MAURICE.

Eh! pardieu, s'il ne s'agissait que de donner un coup de dents incognito... mais tu l'as entendu... c'est d'une présentation en forme qu'il s'agit... à des femmes, une marquise, une comtesse... et...

DUMOULIN, pouffant de rire.

Pouh!! Le fait est que vous avez là, lieutenant, une drôle de tenue... Pouh!! Ceci vous représente un des plus brillants officiers de l'armée française!... un élégant de Paris... un vrai muscadin de la terrasse du bord de l'eau... pouh!!!

MAURICE, un peu vexé.

Citoyen Dumoulin!

DUMOULIN.

Il n'y a pas d'affront, mon officier, vous êtes habillé de gloire, une étoffe économique dans laquelle notre petit général taille à plein droit comme s'il en avait une manufacture... N'ayez pas de chagrin, lieutenant, c'est un moment à passer, et si nous sommes mal vêtus pour le présent, nous serons joliment habillés dans l'histoire.

* Maurice, Héléna, Dumoulin.

MAURICE.

A la bonne heure, mais... je céderais volontiers là nue propriété de ma gloire pour une paire de bottes en viager.

DUMOULIN.

Oh! mon Dieu! tout cela parce qu'il a été question de deux cotillons... Eh bien! et votre écu de six francs, beau muscadin, qu'est-ce que vous comptez en faire? Vous voulez donc thésauriser?

MAURICE.

Tiens, c'est ma foi vrai, je n'y pensais plus.

DUMOULIN.

Ce que c'est que l'habitude d'avoir les poches vides... qu'il vous arrive une somme, on ne sait plus qu'en faire... Achetez-vous une paire de bottes *avec*.

MAURICE.

Mais tu crois donc que les écus de six livres valent vingt francs.

DUMOULIN, d'un ton affirmatif.

Mais il n'y a pas de doute... présente d'une certaine façon. (Il prend son fusil, fait militairement le mouvement de croiser la baïonnette, puis soutenant l'arme d'une seule main, il porte l'autre à son chapeau comme pour le salut militaire, et dit d'un air gracieux :) Une paire de bottes pour six livres, s'il vous plaît!... Laissez faire, je me charge de vous procurer la chose, moi, chez le premier artiste du coin... s'il y en a un... En attendant, je vas vous accommoder.

(Maurice met un pied sur le canapé, Dumoulin le brosse.)

MAURICE.

Dumoulin, ce n'est pas à ceux que nous venons délivrer qu'il faut faire sentir le poids de la guerre...

DUMOULIN, qui n'est pas convaincu.

Nous avons de la liberté, nous leur en donnons; eux, ils ont pas mal de petites choses dont nous avons besoin, qu'ils nous en donnent... Comme on dit : Donne-moi de quoi que t'as, je te donnerai de quoi que j'ai... L'autre, s'il vous plaît!

MAURICE.

Mon brave Dumoulin, va! (Portant la main à son coude.) Ah! sapristi! qu'est-ce que je sens là?

DUMOULIN.

Quoi donc?

MAURICE.

Mon doigt est entré dans quelque chose qui me fait diablement l'effet de ressembler à un trou...

DUMOULIN, avec calme.

Ah! ce n'est rien... c'est un accroc... mais très-bien fait... le morceau est resté... Otez votre habit, je vas vous repriser ça à ravir...

(Il ouvre son sac et y prend ce qui est nécessaire pour coudre.)

MAURICE, ôtant son habit.

Tu me sauves la vie.

DUMOULIN.

Je vous sauve l'habit, vous voulez dire, et si celui-là vous a suivi jusqu'ici, c'est bien à moi que vous le devez, je peux m'en vanter... Je le soigne depuis Paris avec la sollicitude d'une mère! Tenez, voilà un encrier... prenez une plume délicatement et passez un peu d'encre sur cette couture-là, pendant que je vous recouds votre manche.

MAURICE, riant.

Ah! ah! ah! si on savait par là à quoi nous nous occupons...

DUMOULIN.

Bast! si c'étaient des gens d'esprit, ils trouveraient cela drôle et ne nous en accueilleraient que mieux... puisqu'on fait des frais de toilette pour leurs beaux yeux...

MAURICE.

Dépêche-toi... j'aime autant qu'on ne nous surprenne pas à cette besogne... peu héroïque.

DUMOULIN.

Tenez, je me rappelle qu'au séminaire...

MAURICE.

Ah! oui, au fait, on voulait te mettre dans les ordres ecclésiastiques...

DUMOULIN.

J'ai préféré me faire mettre dans les ordres du jour! Il est vrai qu'on avait fermé l'établissement et que la réquisition m'avait mis la main dessus... mais c'était dans mes idées... Là, voici qui est fait! Hein! quel habit! Endossez-moi ça, lieutenant!

(Il lui aide à passer son habit et le brosse.)

MAURICE.

Dépêche-toi, malheureux! J'entends du bruit... on vient!

DUMOULIN.

Eh bien, lieutenant, voulez-vous que je vous le dise? vous êtes superbe!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE MARQUIS, puis HÉLÉNA.*

LE MARQUIS, entrant de la gauche.

Messieurs, votre serviteur... (Allant à Maurice.) C'est vous, monsieur, qui êtes l'officier?

DUMOULIN, choqué.

Il me semble que ça se voit...

MAURICE, lui donne un coup de coude pour le faire taire. — Au marquis, avec politesse.

Monsieur le marquis del Dongo?

* Le marquis, Maurice, Dumoulin.

LE MARQUIS.

Lui-même, cher monsieur. (A part.) Chenapans!

MAURICE.

Nous prions Votre Excellence d'accepter toutes nos excuses... Nous arrivons un peu à l'improviste, et sans nous être fait annoncer...

LE MARQUIS, aigre-doux.

Le canon vous a annoncés suffisamment, messieurs les vainqueurs...

MAURICE.

Oh! nous venons ici en amis... avec un caractère pacifique.

LE MARQUIS.

Et de bonnes baïonnettes... oui... Enfin, n'importe, c'est le sort de la guerre, n'est-ce pas?... J'ai donné ordre qu'on vous préparât une chambre et qu'on y fît transporter vos bagages...

MAURICE, souriant, à part.

Oh! les bagages... ils sont simples...

LE MARQUIS, il remonte.

Vous avez des bagages?

MAURICE, passant. *

Oh! si peu! et encore, je ne sais pas positivement .. La guerre, vous savez, monsieur le marquis... on est séparé de ses fourgons...

LE MARQUIS.

Votre compagnon logera chez le jardinier, où il sera très bien... (A part.) Il faut les séparer... (Haut.) Enfin, j'espère que vous serez satisfaits... et qu'en sortant d'ici vous n'irez pas vous plaindre... Ah! voici Héléna... (A Héléna.) A-t-on exécuté mes ordres?

HÉLÉNA, au fond.

Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS, à Dumoulin.

Si vous voulez la suivre...

DUMOULIN, allant à Maurice.

On y va, bourgeois...** (A Maurice.) Il ne me revient pas, à moi, ce vieux-là... méfiez-vous, il a l'air sournois. (Haut.) Voilà! voilà! (Avec intention.) Vous savez, lieutenant, je suis là!...

LE MARQUIS, ricanant.

Et en bonne compagnie.

MAURICE.

Tâche surtout de te conduire convenablement, si c'est possible.

DUMOULIN.

Suffit, lieutenant, on sait son monde, et assez d'italien

* Maurice, le marquis, Dumoulin.
** Maurice, Dumoulin, Héléna au fond, le marquis

pour tourner un compliment au sexe : *E sopra questo, mi pousso dell' aria!* (Regardant le marquis.) Pas confiance! pas confiance!

LE MARQUIS.

Justement, voici ces dames.

(Dumoulin sort en prenant la taille à Hélène.)

SCÈNE X.

MAURICE, LA MARQUISE, LE MARQUIS, BÉATRIX.

MAURICE, avec embarras.

Je suis on ne peut plus flatté, mesdames...

LE MARQUIS, bas à Béatrix qui rit.

Béatrix!

MAURICE, à part.

Je fais de l'effet!

LE MARQUIS.

Permettez-moi de vous présenter la marquise del Dongo, ma femme... la comtesse Piétranera, ma nièce. Monsieur?...

MAURICE, simplement.

Maurice.

LA MARQUISE, assise.

Un nom de guerre?

MAURICE.

Héréditaire dans ma famille, madame la marquise... mais consacré par un double baptême, celui de l'église et celui du feu!

BÉATRIX, moqueuse.

Comment, ma tante, vous ne connaissez pas le nom fameux des Maurice? (D'un ton railleur.) Votre famille est originaire de Saxe ou de Nassau... sans doute?

MAURICE, dignement.

Non, madame la comtesse.

BEATRIX, allant près de la marquise.*

Mais vous devez avoir eu pour le moins quelques aïeux aux croisades?

MAURICE, sérieusement.

Je l'ai entendu dire, madame la comtesse...

LE MARQUIS, intervenant.

Bast! par le temps qui court... d'ailleurs,

Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.

Qui diable a donc dit cela?... monsieur... monsieur?...

MAURICE.

Voltaire, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Le marquis de Voltaire... c'est cela même.

(Il lui approche une chaise et s'assied sur le canapé.)

* Maurice, la marquise, Béatrix, le marquis.

BÉATRIX, à la marquise, en riant.

Comment le trouvez-vous, ma tante?

LA MARQUISE.

En assez triste équipage...

BEATRIX.

Je vais en faire un croquis, en ayant l'air de peindre.

(Elle va se mettre à son chevalet; tous sont assis. *)

LE MARQUIS.

Vous avez là, à la tête de votre armée, mon cher monsieur, un jeune général, le marquis de Bonaparte, je crois?

MAURICE.

Bonaparte tout court, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Il paraît qu'il fait la guerre d'une façon qui n'appartient qu'à lui...

MAURICE, souriant.

Mais oui, il a cette prétention...

LE MARQUIS.

En dehors de toutes les règles, de tous les principes...

MAURICE.

En dehors surtout des principes qui consistent à se faire battre.

LA MARQUISE.

Allons donc! confier une armée à un jeune homme sans expérience! Quel âge a-t-il?

MAURICE.

Le général Bonaparte, madame la marquise, passe pour l'homme le plus âgé de son armée; il a vingt-six ans! Du reste, il paraît que nos soldats sont de votre avis, ils le trouvent trop jeune et ont jugé à propos de lui faire conquérir un à un tous ses grades... Ils viennent, à la suite de la bataille de Lodi, en témoignage de leur satisfaction, de le nommer solennellement caporal.

BEATRIX.

Tiens! c'est drôle!...

LA MARQUISE.

C'est ridicule... et cela n'est pas digne d'hommes sérieux...

MAURICE.

Aussi, ce n'en sont pas, madame la marquise; ceux que vous appelez des hommes sérieux, ceux-là, madame la marquise, discutent et pérorent sur les effets et les causes... ils pèsent les chances et les probabilités... ils parlementent, négocient, capitulent même volontiers, mais se piquent, en général, assez peu d'abnégation, et sont rarement disposés à faire à la patrie le sacrifice d'un écu ou d'une goutte de leur sang... Non, madame, non, en effet, les vainqueurs de Montenotte et de Lodi ne ressemblent pas à ces prétendus

* Béatrix, la marquise, le marquis, Maurice.

hommes sérieux dont vous parlez, car au premier cri d'alarme, tous se sont levés, sacrifiant leurs intérêts les plus légitimes et les plus chers; ils se sont levés, résolus à mourir pour la défense sacrée du sol de la patrie.

BÉATRIX, sérieuse.

Quel enthousiasme !

MAURICE.

Les hommes sérieux de tous les temps riront de cela, madame la marquise... Et quand nous passons dans les villes, les dames, pour prouver tout ce qu'elles ont de sérieux, sans doute, les dames nous saluent de leurs rires et de leurs sarcasmes, nous voyant marcher pieds nus et couverts d'uniformes en lambeaux !... Elles ne savent pas que, depuis un an, nous nous sommes battus tous les jours et que nous avons mangé... quelquefois... et... si elles ont sous la main un bout de papier et un crayon, elles nous *croquent* sans pitié pour ajouter un type de plus à l'œuvre de Callot, et faire suite à ses *Mendiants* et à ses *Bohêmes !*

(Il s'est levé et passe à gauche.)

BÉATRIX, se levant vivement et cachant son croquis. *

Quoi ! monsieur, penseriez-vous?... Je... je peignais.

MAURICE, riant.

Une fort jolie étude, madame la comtesse... d'après quelque paysanne des environs, sans doute... C'est bien... il y a du sentiment... le front manque un peu de modelé, cependant... et l'ombre portée des cheveux est un peu grise... Est-ce que vous permettez, madame la comtesse ? (Il prend la palette et s'asseoit devant le chevalet.) Vous ne connaissez donc pas la puissance du glacis ?... Avec une couleur diaphane, comme la laque jaune, par exemple, et l'huile grasse, vous passez légèrement sur la partie qui est dans la pénombre... et puis avec le pouce... oh ! le pouce est un instrument incomparable, il vous donne ce que ne feraient pas tous les blaireaux du monde... là... voyez-vous?

(La marquise et le marquis se sont levés.)

BÉATRIX, stupéfaite.

Oui !... Comment, vous peignez donc?

MAURICE.

Un peu... Je suis élève et ami d'un jeune homme attaché à l'état-major de l'armée française, un garçon nommé Gros... qui, s'il ne laisse pas ses os sur un champ de bataille, se fera un nom comme peintre, j'en réponds.

BÉATRIX.

Vraiment ?

LA MARQUISE.

Ah ! mais c'est incroyable !

MAURICE.

Une armée française, madame la marquise, n'est pas seule-

* Maurice, Béatrix, la marquise, le marquis.

ment une armée, c'est un peuple : l'armée, c'est la France !... ce n'est pas seulement un sabre, c'est aussi un flambeau ! Paysans, artisans, manufacturiers, commerçants, savants, artistes, poëtes, philosophes, nobles et prêtres même, nous sommes le faisceau de toutes les forces vives de la nation... Aussi, le long de notre glorieuse route de Paris à Milan, par-dessus les acclamations des foules accourues pour voir passer nos soldats, y avait-il comme une voix prophétique qui criait au dedans de tous et de chacun : Regardez, voilà, libre de ses vieux fers, voilà l'esprit humain qui passe !

(Il est descendu sur l'avant-scène, la marquise a remonté et est descendue à droite.)

LE MARQUIS, goguenard. *

Et du pain ?

MAURICE, avec une ironie mesurée.

On finit toujours par en trouver.

LA MARQUISE, piquée.

D'ailleurs, c'est là une conquête un peu bien matérielle et grossière pour ce vainqueur sublime monseigneur l'esprit humain !

MAURICE.

Madame la marquise, après Montenotte et Millesimo, et Plaisance et Lodi, les soldats français, l'estomac creux et les habits en loques, imposent au duc de Parme, comme appoint d'une contribution de guerre, savez-vous quoi? vingt tableaux de maîtres, dont un Saint Jérôme, du Corrége... petite toile que ledit duc offrait de racheter la bagatelle d'un million... Vous voyez, madame la marquise, qu'il faut sa part à... monseigneur l'esprit humain !

BÉATRIX.

Quel amour des arts !

MAURICE.

Mais vous-même, madame la comtesse, vous aimez la peinture, et tout à l'heure, en arrivant à la villa del Dongo, j'entendais le son d'un clavecin... du vôtre, sans doute... Eh mais, voici de la musique française ! vous avez le *Devin du village ?*

BÉATRIX. **

Et j'en fais cas, monsieur... Mais parmi toutes vos romances, voici ma préférée...

MAURICE.

Plaisirs d'amour ! Oui, cela ne manque pas d'une certaine naïveté. (Béatrix joue l'accompagnement.) Est-ce que vous la jouez dans ce mouvement-là ?

BÉATRIX.

Mais oui...

* Béatrix, Maurice, le marquis, la marquise.
** Le marquis, la marquise, Béatrix, Maurice.

MAURICE.

Pardon, c'est que...

BÉATRIX.

C'est que?

MAURICE.

C'est que vous la jouez presque comme un deux-quatre... c'est un six-huit.

(Il fredonne en marquant le mouvement.)

Plaisirs d'amour ne durent qu'un moment.

BÉATRIX.

C'est vrai, c'est plus dans le sentiment... Voulez-vous la chanter?

MAURICE.

Je le veux bien, si cela n'ennuie pas madame la marquise...

LA MARQUISE s'incline en signe d'assentiment. — Au marquis, pendant le prélude.

Mais il n'est pas mal, ce garçon.

LE MARQUIS.

Marquise, faiblissez-vous?

(Maurice chante la romance moins le mineur.)

BÉATRIX, stupéfaite.

Mais c'est très-bien cela, monsieur; vous chantez avec un goût.... on vous prendrait pour... un Italien!

(Elle remonte.)

MAURICE.

Vous êtes trop indulgente, madame la comtesse.

LA MARQUISE.

J'ai entendu chanter cet hiver cette romance par la comtesse Fieramosca...

LE MARQUIS. *

Une descendante des ducs de Costanza, dont son grand-père, le duc Agnolo, fut l'unique et dernier rejeton.

MAURICE.

Non, pardon, monsieur le marquis; le duc Agnolo avait un frère cadet qui hérita de son titre, et qui fut le duc Lorenzo di Costanza.

LE MARQUIS.

Tiens, c'est vrai, vous avez raison, on me l'avait déjà dit, je l'avais oublié...

BÉATRIX.

Et moi, j'ai toujours oublié aussi de demander quelle est la tradition singulière qui se rattache, m'a-t-on dit, à l'histoire de la noblesse de cette famille.

MAURICE, s'approchant **

Je puis vous le dire, madame la comtesse. A la bataille de Marignan, un chevalier milanais, Giacomo Soderini, debout derrière un rempart de morts, défendait seul contre une

* Le marquis, Béatrix, la marquise, Maurice.
** Le marquis, Béatrix, Maurice, la marquise.

foule d'assaillants son pennon déchiré... Le roi François Ier, frappé d'admiration pour tant de courage et de *constance*, lui crie : «Rendez-vous, sire chevalier, vous pouvez remettre votre vaillante épée au roi de France! — Si feraije donc, monseigneur, répond Giacomo, car la force me manque!» En disant cela, il inclinait son pennon pour en faire hommage au vainqueur. «Sire chevalier, reprit le roi, gardez ce témoin de votre vaillance, vous l'ajouterez désormais à vos armes, et le roi de France, de par son droit de vainqueur, au lieu de vous faire prisonnier, vous fait duc de Constance.» C'est depuis cette époque que les Soderini portèrent le titre de duc di Costanza, et eurent pour armes, d'argent au pennon déchiré de gueules, avec cette devise : *Quò laceratius eò pulchrius*... d'autant plus beau qu'il est plus déchiré!

BÉATRIX.

Et comment savez-vous cela?

MAURICE.

Ma mère, madame la comtesse, était petite-fille du duc Lorenzo di Costanza.

LA MARQUISE.

Ah!

BÉATRIX.

Et elle a épousé votre père qui s'appelait...

MAURICE.

Maximilien Maurice, comte de Mauriac, et qui était mestre de camp au régiment de royal-comtois.

(Le marquis remonte.)

LA MARQUISE.

Ah mais, il fallait donc dire cela tout de suite.

BÉATRIX, franchement.

Vous devez me trouver bien ridicule et bien sotte, monsieur le comte?

MAURICE. *

D'abord, madame la comtesse, je vous trouve spirituelle et charmante, et puis... je ne suis et ne veux être que le citoyen Maurice, quant à présent simple lieutenant dans l'armée française.

LA MARQUISE, au marquis.

Mais il est charmant...

LE MARQUIS, bas.

Vous êtes folle! (A part, avec colère.) Ce maudit Français les ensorcèle... (Haut.) Si vous vouliez, seigneur officier, avant la collation, visiter les jardins et les serres de la villa, je...

MAURICE.

Très-volontiers, monsieur le marquis... Ces dames me feront-elles l'honneur...

* Béatrix, Maurice, le marquis, la marquise

BÉATRIX, d'un air rêveur.

Excusez-moi, monsieur, mais je crois que ma présence est nécessaire ici.

LA MARQUISE.

Et moi... monsieur... j'ai quelques soins à donner à ma toilette... car, en vérité, je suis un peu honteuse de vous avoir reçu en pareil négligé...

LE MARQUIS, à part.

Oh! les femmes! (A la marquise.) Que ne lui faites-vous des œillades... et ne lui demandez-vous un madrigal ou un sonnet, tout de suite. (Haut, à Maurice.) Monsieur, je suis à vos ordres... La villa del Dongo passe pour l'une des plus belles propriétés de toute la Lombardie; vous allez en juger, et j'espère...

(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE XI.

BÉATRIX, LA MARQUISE.

BÉATRIX.

Eh bien! marquise?

LA MARQUISE.

Eh bien! comtesse?

BÉATRIX.

Comment trouvez-vous ce brigand?

LA MARQUISE.

Un assez galant homme assurément... mais malheureusement infecté du poison révolutionnaire... c'est dommage!

(On entend du bruit au dehors.)

BÉATRIX.

Ecoutez donc; quel est ce bruit? (Elle va à la fenêtre.) Le chevalier Hercule descendant d'un cheval en sueur... Que se passe-t-il donc?

LA MARQUISE.

Eh! que voulez-vous, ma chère, qu'il se passe?

BÉATRIX.

Je ne sais pas; mais mon oncle a laissé échapper quelques mots... il avait des airs si singuliers.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, HERCULE. *

HERCULE, entrant tout essoufflé.

Monsieur le marquis!... monsieur le...

BÉATRIX, froidement.

Eh! mon Dieu! quel émoi, chevalier!

HERCULE.

Où est le marquis?

* Hercule, la marquise au fond, Béatrix.

BÉATRIX, avec intention.

Il se promène avec un officier français.

HERCULE.

Un Français ! un de ces misérables !

BÉATRIX.

Eh quoi ! chevalier?... Auriez-vous l'intention de provoquer en champ clos le lieutenant Maurice ?

HERCULE.

Ah ! ah ! ah ! loin de moi une pareille idée...

BÉATRIX.

Cela m'eût étonnée, j'en conviens...

HERCULE.

Ah ! tenez, comtesse, voulez-vous que je vous dise une chose?

BÉATRIX.

Dites, chevalier...

HERCULE.

Eh bien !... parce que ce drôle vous aura fait quelques compliments... c'est leur spécialité à ces messieurs... convenez-en, vous voilà aux trois quarts Française.

BÉATRIX.

Ma foi ! dans tous les cas, cela vaut mieux que d'être tout à fait Allemand.

LA MARQUISE.

Béatrix, vous oubliez...

BÉATRIX.

Que je suis Italienne ! non, ma tante... je ne l'oublie pas...

HERCULE.

Tout cela, c'est pour me taquiner.

LA MARQUISE.

Il est certain que ce jeune homme ne s'exprime pas mal... Je vais me faire habiller.

HERCULE, comme pour sortir.

Mais le marquis?...

BÉATRIX.

J'ai un mot à vous dire, chevalier...

HERCULE.

Mais c'est que...

BÉATRIX.

Oh ! je ne vous retiendrai pas longtemps...

LA MARQUISE, à Hercule.

Allons, faites la paix... Je reviens.

(Elle sort par la droite.

SCÈNE XIII.

BÉATRIX, HERCULE.

HERCULE.

Ah ! comtesse, si ce que vous avez à me dire pouvait enfin

répondre aux vœux ardents... que vous avez dédaignés jusqu'à cette heure...

BÉATRIX, très-sérieusement.

Faites d'abord le vœu d'être un homme sincère et loyal... Ce vœu-là, je ne le dédaignerai pas, croyez-le bien...

HERCULE.

Que voulez-vous dire?

BÉATRIX.

Je vois à votre trouble que vous le pressentez déjà... Qu'avez-vous machiné avec le marquis?

HERCULE.

Comtesse, la loyauté que vous venez d'invoquer permet-elle de disposer du secret d'un autre?

BÉATRIX.

Donc, il y a un secret.

HERCULE.

Quand je dis secret...

BÉATRIX, avec impatience.

Projet, intention... voyons, ne chicanons pas sur les mots: enfin, vous vous êtes occupé de nos hôtes, des deux Français qui sont ici?

HERCULE, froidement.

Peut-être.

(Il remonte.—Mouvement d'impatience de Béatrix.)

BÉATRIX, à part, passant à droite.*

Il faut pourtant qu'il parle. (Haut, avec une amertume feinte.) Je suis assurément très-flattée de la confiance que me témoigne un homme qui prétend m'aimer...

(Elle s'assied.)

HERCULE.

Qui prétend!... qui vous aime, Béatrix!

BÉATRIX.

Bien vrai? Voyez un peu comme il a chaud! Y a-t-il du bon sens à se mettre ainsi tout en nage.

(Elle lui essuie le front avec son mouchoir.)

HERCULE, ravi.

Béatrix!

BÉATRIX.

Etait-ce donc si pressé qu'il fallût se hâter de la sorte, s'exténuer, courir à franc étrier!... et où cela, je vous le demande?

HERCULE, s'oubliant.

A Mil...

(Il s'arrête.)

BÉATRIX, sans avoir l'air d'y prendre garde.

A Milan... comme si l'on n'y pouvait pas envoyer quelqu'un de nos gens...

HERCULE.

Ah! non.

* Hercule, Béatrix.

BÉATRIX, s'oubliant.

Mais de quoi s'agit-il donc?

HERCULE.

De rien... d'une surprise... là...

BÉATRIX, avec énergie, elle se lève.

Dites plutôt d'un guet-apens!

HERCULE.

Oh! comtesse!...

BÉATRIX.

Oh! je connais mon cher oncle... il a eu trop peur pour pardonner aux auteurs de ses transes... Quant à vous, je sais que vous êtes très-fort sur les capitulations de conscience...

HERCULE, avec importance.

Eh bien! madame?

BÉATRIX.

Oh! voyons... ne mettez pas votre main dans votre gilet, et n'appelez pas à votre secours votre dignité officielle... Vous êtes amoureux de moi... vous le dites, du moins...

HERCULE, avec ardeur.

Ah! comtesse!... pour vous le prouver, je suis prêt...

BEATRIX.

A quoi?

HERCULE.

A tout!... mais dites-moi seulement. .

BÉATRIX.

Ah! c'est cela, tout de suite des conditions, un marché, n'est-ce pas?

HERCULE.

Eh bien! non, non, Béatrix, je ne demande rien.., je suis votre esclave, parlez, ordonnez, que voulez-vous?

BÉATRIX.

D'abord, je veux que celui que... je dois...

HERCULE, joyeux.

Oh!

BÉATRIX.

Peut-être... un jour...

HERCULE, de même.

Ah! comtesse...

BÉATRIX.

Ne se déshonore pas par une lâcheté et une perfidie...

HERCULE.

Eh bien! je pars, je retourne à Milan, et je vous jure de m'abstenir de toute coopération à...

(Il s'arrête.)

BÉATRIX.

Ne vous gênez pas, allez, continuez... vous êtes trop compromis pour reculer... Voyons, dites-moi seulement ce que vous avez tramé avec mon scélérat d'oncle.

HERCULE, avec perplexité.

Comtesse!...

BEATRIX, lui donnant ses mains à baiser.

Allons!... (Hercule lui baise les mains avec transport.) Alors?

HERCULE.

Le marquis m'avait chargé de faire demander à la police de Milan... quelques sbires...

BÉATRIX.

Ah!... ah!... et puis?...

HERCULE.

Antonio Poggi, le garde général du marquis, doit...

BEATRIX.

Ne me regardez pas comme ça, vous avez des yeux! Je n'avais jamais remarqué vos yeux... Antonio Poggi doit...

HERCULE.

Rassembler tout ce qu'il pourra de paysans et de manouvriers, et...

BÉATRIX.

Vous avez la main bien, chevalier... et...

HERCULE.

Cerner la maison...

BÉATRIX.

Pour s'emparer des Français?

HERCULE.

Non... pas s'emparer...

BÉATRIX, avec indignation.

Les tuer!

HERCULE.

C'est inévitable, dans la lutte...

BÉATRIX, se contenant.

Très-bien... et cela?...

HERCULE.

A la nuit tombante...

BÉATRIX.

C'est-à-dire, dans moins de deux heures... (Apercevant le marquis.) Le marquis!

HERCULE, effrayé.

Béatrix! au nom du ciel, ne me compromettez pas!

BÉATRIX.

Silence!

(Elle remonte vers la droite.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE MARQUIS, du fond. *

LE MARQUIS, à Hercule, sans voir Béatrix.

Je me suis débarrassé de mon homme. Je l'ai laissé avec son acolyte qui... Savez-vous ce qu'il faisait, ce chenapan-là? Il était en bras de chemise... et pendant que la femme du

* Hercule, le marquis, Béatrix.

jardinier, dont l'enfant est malade, se reposait un peu de ses fatigues maternelles .. il avait pris l'enfant...

HERCULE, effrayé.

Ah! mon Dieu?

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc?

HERCULE.

Le scélérat avait pris l'enfant, et...

LE MARQUIS.

Et le tenant dans ses bras. il le promenait, le berçait, le dorlotait, en lui chantant des chansons de nourrice, pour calmer ses rages de dents et l'endormir...

HERCULE.

Ah bah!

LE MARQUIS.

Mais il ne s'agit pas de cela... grâce à votre zèle, nous sommes en mesure...

BÉATRIX, intervenant.

Vous êtes en mesure de vous déshonorer...

LE MARQUIS.

Comment, comment... Qu'est-ce que vous voulez dire, ma chère?

BÉATRIX.

Le chevalier m'a tout révélé, mon oncle.

HERCULE.

Ah! Béatrix... vous... Marquis, je vous jure...

LE MARQUIS.

Si c'est ainsi, monsieur, que vous comprenez vos devoirs...

BÉATRIX.

Un guet-apens! une trahison! vous, le marquis del Dongo! c'est impossible...

LE MARQUIS.

Une trahison! envers qui donc, je vous prie?

BÉATRIX.

Envers vos hôtes!...

LE MARQUIS.

Et où voyez-vous des hôtes ici? M'a-t-on demandé l'hospitalité? l'ai-je offerte? Je vois bien deux ennemis installés de force en ma maison... mais des hôtes, je n'en vois point... Ne vous mêlez donc pas, ma chère, de ce qui n'est pas de votre compétence... et ne venez pas traîner vos jupes parmi les raisons d'Etat... Quant à vous, monsieur, on saura en haut lieu comment un fonctionnaire du gouvernement comprend ses devoirs et les remplit...

HERCULE.

Monsieur le marquis, au nom du ciel!... si vous saviez!... la comtesse... Ah! Béatrix, vous voyez...

(Il remonte.)

BÉATRIX, au marquis.

Monsieur, je vous somme de renoncer à vos horribles projets... car si vous y persistez, j'avertis ceux qu'ils menacent et je vous dénonce moi-même.

LE MARQUIS, riant.

Ah! ah! ah! à votre aise... Le jardinier vient de m'apporter les armes du soldat et mon valet de chambre celles de l'officier.

BÉATRIX. *

Monsieur le marquis, c'est une infamie!

LE MARQUIS.

Ce sont de légitimes représailles...

BÉATRIX.

Eh bien! chevalier, c'est donc à vous...

LE MARQUIS, sévèrement.

Son Excellence saura, monsieur...

HERCULE, suppliant.

Ah! marquis, je fus coupable, mais je vous jure de réparer... Ah! Béatrix!...

BÉATRIX, avec hauteur.

Le marquis vous attend, monsieur...

HERCULE.

Ah! qu'une position coûte cher! Marquis!... marquis!...

(Il sort avec le marquis par le fond.)

SCÈNE XV.

MAURICE, BÉATRIX.

(Maurice entre du deuxième plan à gauche.)

BÉATRIX.

Ah! monsieur, c'est le ciel qui vous envoie.

MAURICE.

Et je l'en remercie, madame la comtesse, puisqu'il me fait vous rencontrer...

BÉATRIX.

Un grand danger vous menace...

MAURICE

Je le sais, madame la comtesse.

BÉATRIX.

Vous le savez?

MAURICE.

Au moment où j'allais entrer, tout à l'heure, les mots de trahison, guet-apens, prononcés par vous, ont frappé mon oreille. . Déjà j'avais surpris des airs mystérieux, des allées et venues qui m'avaient paru suspectes...et je vous demande mille pardons de mon indiscrétion... j'ai écouté.

BÉATRIX.

Vous savez tout, alors?

* Le marquis, Béatrix, Hercule.

MAURICE.

Je sais tout.

BÉATRIX, éperdue.

Que faut-il faire, monsieur?

MAURICE.

Vous calmer d'abord, madame la comtesse... et me permettre de vous remercier de votre zèle à nous défendre... de vous dire tout ce que je sens de reconnaissance en mon cœur pour vos nobles paroles, pour vos généreux efforts... Je n'en suis pas surpris, madame, il n'était pas possible qu'avec des dehors si pleins de séduction et de charmes, vous n'eussiez pas encore une belle âme... Pardonnez-moi... j'ai un peu perdu les habitudes du monde, et je ne vous dis point peut-être cela comme il conviendrait de le dire; mais croyez-le, madame, mon cœur est profondément touché...

BÉATRIX.

Mais vous êtes perdu!

MAURICE.

Je ne vois pas trop ce qu'il y aurait à faire pour empêcher que cela fût... il a bien pris ses mesures, monsieur votre oncle!

BÉATRIX.

Ah! taisez-vous, cela ne sera pas... je ne le veux pas!...

MAURICE.

Comtesse... ah! comtesse, que n'est-ce pour vous qu'il faut mourir!

BÉATRIX.

Monsieur, ne vous faites pas ainsi, je vous en conjure, un point d'honneur de rester insensible à vos dangers... je vous le demande pour moi-même, qui me sens, malgré mes sentiments en révolte, unie par une odieuse solidarité avec ceux qui...

MAURICE.

Oh! madame la comtesse... ne parlez pas ainsi... vous, complice d'une trahison que vous avez dénoncée et flétrie... et qu'il ne tient pas à vous de combattre... vous!... Tenez, comtesse, vous me reprochez mon indifférence au péril qui s'approche... eh bien! si vous me voyez ainsi, ce n'est pas parce que je suis un soldat et que l'habitude de jouer chaque jour ma vie m'a rendu à peu près insensible aux chances de la perdre... C'est que ce danger, je n'en ai pas conscience... je ne sais pas si dans l'ombre, guidés par la haine et la peur, quelques misérables aiguisent leurs poignards pour me frapper... Ce que je sais, c'est que vous venez de vous montrer adorable... c'est que vous vous êtes émue pour moi... c'est que je suis là, près de vous, que je vous vois sans témoins, que je vous parle, que les entraves de l'étiquette sont rompues, qu'une sorte de complicité, au contraire, vous rapproche de moi et crée un lien entre nous... que vous m'en-

tendez enfin... et que j'ose, moi, usant du privilége de la dernière heure, vous parler en n'écoutant que mon cœur!...

BÉATRIX.

Monsieur Maurice!... Ecoutez! quel est ce bruit? c'est un signal. (Elle court à la fenêtre.) Tous les paysans rassemblés!... et au milieu d'eux... un soldat... un Français!

MAURICE.

C'est Dumoulin!

BÉATRIX.

Ah! mon Dieu! je ne le vois plus!

MAURICE.

Ah! je cours...

BÉATRIX.

Restez!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LA MARQUISE, HÉLÉNA.

LA MARQUISE, entrant précipitamment avec Héléna.

Monsieur! monsieur! que m'apprend-on!

HÉLÉNA, suivant la marquise.

Oui, madame la marquise... aussi vrai que je vous le dis...

LA MARQUISE, avec agitation.

Est-ce possible... on voudrait...

MAURICE.

Oui, madame.

LA MARQUISE, d'un air pénétré.

Monsieur le comte... croyez bien que je suis étrangère...

BÉATRIX, avec impatience.

Oui, oui, ma tante; mais ce n'est plus le moment des protestations... Il faut le sauver... (A Maurice.) Cachez-vous, vous êtes perdu!...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, HERCULE.*

HERCULE, entrant, tout hors de lui.

Oui, tout est perdu... fuyez!... (Il se retourne et aperçoit Maurice.) Que vois-je? ma culotte de nankin!... C'était vous!

MAURICE.

Oui, monsieur... et je vous fais mon compliment de la façon dont vous tenez vos serments!

BÉATRIX, à Hercule.

Vous connaissez...

HERCULE.

C'est mon vainqueur, Béatrix, mon sauveur... Je suis son prisonnier... Ah! monsieur, secourez-nous...

MAURICE.

Vous secourir! quand c'est nous que le danger menace!...

* Béatrix, Maurice, Hercule, la marquise.

HERCULE.

Ah bien, oui!... votre enragé de soldat a entraîné les paysans... pas un d'eux n'a voulu me suivre. Le marquis, avec ses sbires, est dans leurs mains.

TOUS.

Est-ce possible?

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, DUMOULIN. *

DUMOULIN.

Pardon, excuse la compagnie, c'est tout juste comme le dit le signor ci-inclus : il y a là en bas des braves gens qui n'ont pas compris tout à fait comme ces messieurs les devoirs de l'hospitalité... (A Hercule.) Ah! ça vous défrise, mon petit bourgeois, j'en suis fâché, mais il faudrait voir à venir un peu tenir compagnie à monsieur le marquis... Allons...

MAURICE.

Arrête, Dumoulin...

DUMOULIN.

C'est ce que je fais, lieutenant...

LA MARQUISE, à Maurice.

Monsieur!

MAURICE.

Ne craignez rien, madame la marquise. (A Dumoulin.) Laisse monsieur, te dis-je, et dis à tes paysans de mettre monsieur le marquis en liberté.

DUMOULIN.

Comment!... vous voulez...

HÉLÉNA, bas, à Dumoulin.

Non, c'est moi qui le veux...

HERCULE, à Maurice.

Oh! homme généreux!... oh! homme généreux!

DUMOULIN, criant par la fenêtre.

Eh! garçons! lâchez le marquis!... Tiens, que je suis bête, ils ne comprennent pas le français : *Garsoni, lasciate il marchiso!* (A Maurice.) Du pur toscan, rien que ça! J'ai appris l'italien chez mes paysans, moi... Aussi, tenez, comme ils ont compris : *Mercito, enfanti, avete fatto vostro devoiro e ben meritato della patria.*

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, LE MARQUIS. **

HERCULE.

Venez, venez, monsieur le marquis; voilà l'homme généreux qui...

* Béatrix, Maurice, Dumoulin, Hercule, la marquise.

** Héléna, Dumoulin, Béatrix, Maurice, Hercule, le marquis, la marquise.

LE MARQUIS, gravement, à Maurice.

Monsieur, en générosité, comme à la guerre, les rôles restent les mêmes, nous sommes encore battus.

MAURICE, courtoisement.

Dites désabusés, monsieur le marquis, car j'espère, en vous quittant, vous laisser de nous une opinion un peu meilleure que celle dont vous nous honoriez à notre arrivée...

BÉATRIX.

Le séjour de la villa del Dongo est désormais sans danger pour vous, monsieur... voulez-vous donc nous quitter... tout de suite?

MAURICE, souriant.

Ah! comtesse, j'ai peur!...

BÉATRIX, de même.

Je veillerai sur vous.

(On entend au loin une musique militaire.)

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que cela?...

HERCULE, tristement, regardant à la fenêtre.

C'est un régiment français qui passe... il va à Milan!...

LE MARQUIS, à part.

Diavolo! il aurait pu m'en cuire...

MAURICE.

Monsieur le marquis, malgré ce petit malentendu, j'espère que vous voudrez bien accorder encore quelques jours d'hospitalité... aux brigands de Lodi?

LE MARQUIS.

A une condition... c'est que vous accompagnerez demain ces dames à Milan... j'ai des places d'estrade...

HÉLÉNA, à Dumoulin.

Bien vrai?

DUMOULIN.

Matrimonio, parole d'honneur!

FIN

Paris. — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — A. Delcambre, 15, rue Breda.